

Philosophie du langage et linguistique générale : différentes, complémentaires?

Savina RAYNAUD

Università cattolica del Sacro Cuore - Milano

Résumé : Trois lignes directrices guident l'exploration vécue de la relation entre philosophie du langage et linguistique : historiographie, épistémologie et parcours de formation. Face à une expérience vécue de lecture heureuse, les pages qui suivent illustrent un itinéraire de recherche, vers la sémantique et la linguistique textuelle, capable de dépasser les insuffisances du traitement scolaire (grammatico-esthétique) des textes et de montrer la complémentarité des apports de la logique et de la linguistique, en espérant qu'elles puissent être présentes ensemble dans les parcours de formation.

Mots-clés : histoire des sciences du langage ; épistémologie ; profession ; langues et langage ; universalité vs particularité vs singularité ; sémantique / philosophie de la linguistique / philosophie linguistique ; complémentarité philosophie du langage / linguistique ; faits linguistiques et théorie ; division du travail ; itinéraires de formation

Ces pages suivront trois lignes directrices : historiographique (certains faits), épistémologique (prémisse, méthode, objectifs) et «professionnelle» (parcours de formation).

J'adopterai cependant, simultanément, une perspective d' "éducation sentimentale", à partir de celle que je crois avoir reçue dans ma vie professionnelle. J'essaierai naturellement d'identifier également la boussole qui m'a empêchée de me perdre, et qui, au contraire, m'a orientée dans l'exploration graduelle d'un territoire vaste et varié afin d'atteindre un but. Si parmi ceux qui explorent ces territoires ou ces régions limitrophes, l'histoire que je vais raconter pouvait générer une sorte de bouche à oreille qui soit quelque peu utile, je n'en serais pas mécontente.

Je crois en effet que, parfois, certaines réactions de type émotif peuvent accompagner et synthétiser des perceptions qui sont confuses mais non privées d'une certaine capacité de prise sur le terrain, et qui, avec le temps, pourront se transformer en jugements plus lucides et plus articulés : grâce à la persévérance d'une vie consacrée aux études et aux efforts faits pour se décentrer de notre moi, et avec la complicité d'une pincée de "bonne chance", dont l'assistance nous est toujours indispensable.

Naturellement, pour éviter toute sorte d'autoréférentialité, je puiserai avec avidité dans les sources documentées, dans les grands auteurs auxquels il est si important de se confronter, et dont il est tout aussi consolant de se sentir confirmé qu'il est instructif de se voir démenti.

En dernière analyse, je retiens en effet que c'est à partir du mode avec lequel on accueille le rapport avec ce qui est différent de ce que nous sommes et de ce que nous faisons, que se joue la façon dont on réussira à l'affronter, à le vivre : en termes de complémentarité ou bien d'étrangeté ou encore d'indifférence et d'intolérance. Le jeu reste, en effet, ouvert, en fonction de la réponse apportée.

Je pars de la stupeur, unie à un sentiment d'insatisfaction mêlé de curiosité qui peut transformer un doute en une question qui soit une promesse de réponse clairvoyante. Je pense au manque d'explications adéquates que je ressentais déjà au cours des années de lycée face à l'intense joie cognitive suscitée par la lecture de chefs-d'œuvre littéraires ou de pages des Écritures. Plus certaines expressions, souvent poétiques, étaient denses, plus les "coups de pinceau verbaux" étaient brefs — parfois seulement des clins d'œil fugaces — et plus l'esprit devait se montrer agile pour capturer le message, et cette rencontre, parfois instantanée, parfois seulement entrevue après de nombreuses lectures et relectures, restaurait l'esprit et le surprenait par la syntonie ressentie. Face à une expérience vécue de lecture heureuse, les schématismes des analyses grammaticales et logiques (d'ailleurs non pratiquées dans ce cas), l'entraînement linguistique et les exercices esthétiques de la critique littéraire semblaient manquer leurs buts et ne pas réussir à capturer ni cette rapide compréhension des connexions internes à la chaîne verbale ni le renvoi suggéré à l'intention communicative de l'auteur ou à des expériences partagées, dans laquelle elle était censée se retrouver, malgré les distances spatiales, temporelles, existen-

tielles parfois très marquées. Celui qui nous guidait alors dans l'exploration de notre culture littéraire était un très bon professeur, formé à l'école philologique qui s'était consacré en particulier à l'étude du rapport entre Pétrarque, notre Humanisme et la tradition des classiques qui l'animait et l'habitait. De son sévère enseignement, nous avons appris à ne pas sous-estimer la leçon précise des textes, à en comprendre la raison d'être, d'autant plus efficace dans les résultats qu'elle était choisie, méditée dans la composition.

Je crois que ce que l'on attendait de nous de façon si exigeante, de ne pas saisir une pensée seulement «dans son sens», mais dans ses traits verbaux précis, s'est imprimé en nous, ou du moins en certains d'entre nous, de façon indélébile. Le rôle de la «dette» que nous avons envers nos formateurs ne doit jamais être sous-estimé. Tout comme il ne faut pas sous-évaluer, selon moi, notre capacité à identifier des questions irrécusables sans les abandonner par la suite, même quand les réponses tardent à être trouvées ou sont longues à construire.

Il est vrai que dès les années soixante-dix, on pouvait comprendre, nous aussi, la majesté du *linguistic turn* en philosophie, la prolifération des écoles théoriques en linguistique, et, en même temps, il n'était pas difficile d'observer la réticence des experts de littérature à chercher un terrain d'entente commun avec ceux qui se concentraient sur le langage ordinaire et sur sa forme logique, ou avec ceux qui analysaient la langue en tant que système, ou bien la compétence communicative universelle et innée. Dominer une production scientifique aussi vaste pour pouvoir y choisir quelques lectures représentatives et initiatiques — ce que je demandais — n'était ni chose facile ni chose assurée par la formation de celui qui à son tour enseignait. Cependant, je me souviens encore avec sympathie et gratitude des suggestions de lecture que je reçus en vue de la préparation à l'examen de maturité : le *Bréviaire d'esthétique* de Benedetto Croce (1912), *Critique stylistique et sémantique historique* de Leo Spitzer (1966, recueil posthume), la *Sémantique* de Stephen Ullmann (1962), ainsi qu'un manuel qui illustre les bases et les applications des différentes écoles théoriques à l'œuvre dans le domaine de la critique littéraire.

Dire que, au-delà des différentes fenêtres qui s'ouvraient ainsi sur un panorama qui pour moi était toujours attrayant, j'ai su comprendre quelles impasses s'interposaient à une vision «grand angle» serait m'attribuer un mérite qui ne m'appartient pas. Il m'a fallu non pas des années, mais des dizaines d'années pour m'approcher d'une perspective moins fragmentée. Cependant, je commençais à entrevoir des connexions et des incohérences. Surtout, grâce à la lecture de Croce, je commençais à comprendre ce qui NE permettait PAS de relier ce qui me semblait personnellement si lié que cela en semblait presque inextricable : c'est à dire l'union profonde et heureuse de formulations textuelles en équilibre entre ce qu'elles disaient et comment elles le disaient d'un côté, et la contrepartie

des processus de compréhension qui en garantissaient plus ou moins entièrement la réception, de l'autre.

Croce, en effet, avait situé aux antipodes l'une de l'autre ces deux facultés humaines qui, dans d'autres gnoséologies ou d'autres anthropologies, pouvaient au contraire être proches et en progression : l'intuition et le concept. A ce dernier, on associait le monde des techniques, à l'intuition celui de l'inspiration. Là où celle-ci excellait, les techniques devaient battre en retraite et laisser le pas à la rencontre fatale entre l'inspiration d'un côté et l'intuition esthétique de l'autre. J'espère ne scandaliser personne en disant que, selon moi, un modèle intuitionniste de ce genre a planté ses racines de façon si solide dans notre tradition culturelle, grâce naturellement à une politique culturelle organique, que nous en sommes encore imprégnés, sans même savoir remonter à l'humus qui l'a nourri et aux motivations de ceux qui l'ont planté. L'esthétique philosophique et la linguistique générale étaient donc maintenues à bonne distance l'une de l'autre.¹

La proposition de Spitzer, au contraire, malgré un contexte idéaliste commun, (greffé cependant sur une formation positiviste), prenait une direction différente : l'élément catalyseur de multiples instances, c'était en effet le texte, à lire et à relire pour en capturer la clé de lecture, l'empreinte de la personnalité de l'auteur ; un texte qui n'appartenait pas nécessairement au canon littéraire, mais qui était imprégné d'une humanité riche et chaude, comme les *Lettres de prisonniers de guerre italiens 1915-1918*, qui ont été étudiées et publiées en 1921 sous le titre *Italienische Kriegsgefangenenbriefe. Materialien zu einer Charakteristik der volkstümlichen italienischen Korrespondenz*.

Le petit manuel de Ullmann, plus aride et plus glacial, commençait à me familiariser avec certains schémas abstraits, avec un certain triangle sémiotique que j'aurai ensuite retrouvé sur mon chemin et que je n'aurai plus voulu abandonner : je pense en particulier aux triangles élaborés petit à petit par Karl Bühler pour son *Organonmodell* et à leur efficacité heuristique encore en vigueur aujourd'hui.

Il existait donc quelqu'un qui croyait en la possibilité de montrer comment les mots provoquaient des pensées et des émotions et il y travaillait beaucoup. Sur cette base, avec la complicité de la grave crise relative au sens qui gravitait sur l'Europe de l'après Soixante-huit, je décidai d'étudier la philosophie et de l'étudier à l'Université Catholique. Dans ces années-là, l'Université d'Etat, à Milan, était fortement caractérisée par son orientation marxiste. Moi, j'en avais eu assez au lycée, et je cherchais à m'affranchir d'un *air du temps* aussi contingent. J'ai donc choisi l'Université Catholique avec conviction. Dans la filière de philosophie, il y

¹ Cf. au contraire et heureusement, le thème du XIX^e Colloque de la Société Italienne de Philosophie du langage, *Sens et sensible. Perspectives entre esthétique et philosophie du langage*, Bologne, 5-7 octobre 2012.

avait bien sûr l'examen de logique, mais aucun examen dans le domaine de la linguistique. Pour ne pas perdre mon *fil rouge*, je demandais conseil, pour élaborer mon programme d'étude, à un personnage qui se distinguait alors déjà beaucoup dans la communauté scientifique et qui était tout à fait débonnaire dans sa façon de traiter une étudiante qui faisait ses premières armes : père Roberto Busa, pionnier de l'informatique humanistique et de la linguistique computationnelle, un jésuite qui avait à l'époque déjà soixante ans et qui (nous ne pouvions pas le savoir alors), avait encore devant lui près de quarante ans à vivre. Ce fut lui, à la lumière des cours dispensés à l'Université Catholique alors, qui a reconnu dans la linguistique générale la discipline qu'il fallait ajouter, une discipline qui répondait à mes exigences. Je lui en suis très reconnaissante. Je ne pouvais pas alors imaginer que plus de trente ans après, j'aurai réussi à instituer dans cette même Université un Centre de Recherches interdisciplinaires pour la computerisation des Signes de l'Expression (*Centro di Ricerche Interdisciplinari per la Computerizzazione dei Segni dell'Espressione C.I.R.C.S.E.* : <http://centridiricerca.unicatt.it/circse>), afin de développer son projet et d'en étendre les applications.

On peut trouver ici la raison d'un parcours qui, de la philosophie, va tout droit à la linguistique :

«Les études que j'ai effectuées sur Saint Thomas d'Aquin, dont les résultats composent mon livre, ainsi que différents sondages effectués dans Aristote, Plotin et Saint Augustin, Alexandre de Hales, Saint Albert le Grand et Saint Bonaventure, afin de rechercher *non pas tant les énoncés théorétiques propres à chacun que l'emploi direct des moyens expressifs choisis pour signifier cette intériorité, amèneront à conclure que* [c'est nous qui soulignons] l'intériorité pour la Scolastique et pour Saint Thomas a lieu sur trois plans profondément différents, qui cependant, justement pour cette raison, sont reliés de façon indissociable : l'intériorité ontologique soit du prédicat dans l'être, soit de l'idée dans l'idée : l'intériorité spirituelle de l'âme qui recherche Dieu dans son propre cœur.

Le déploiement des signes verbaux qui régissent la complexité de cette triple trame sera particulièrement important [...]. Comment procéder ?

«Le programme à effectuer – poursuit Busa – se présente à moi comme articulé, de toute évidence, en deux moments distincts : tout d'abord, considérer le texte de façon absolue, en fonction de ce qu'il exprime en soi ; ensuite, l'analyser en fonction de sa reconstitution historique antécédente et successive. C'est seulement de cette manière que la pensée du Docteur Angélique serait exposée de manière exhaustive. Mais après quelques essais dans un sens comme dans l'autre, effrayé par l'ampleur de la tâche – on y rencontre en effet les principales ascèses de la pensée : Dieu, le monde, l'âme – j'eus clairement conscience que si je voulais affronter les deux parties de ce travail, mes conclusions dans les deux cas seraient hâtives. J'ai donc renoncé au second travail [...] ; *je voulais absolument éviter de n'effectuer, comme le reprochait Kant dans son introduction aux Prolégomènes à toute métaphysique future, qu'un projet de travail scientifique. Plutôt que d'en effleurer seulement les différentes parties, j'eus l'ambition d'en effectuer ne serait-ce qu'une seule, qu'importe si elle était petite, mais, dans la mesure du possible, de façon exhaustive. [...]*

Ceci étant décidé, il fallait décider quelle méthode en aurait garanti la vérité. [...]

Il apparaît maintenant évident que la raison d'une grande partie des difficultés, en plus de la difficulté propre à chaque doctrine philosophique, est celle de ne pas suffisamment maîtriser la terminologie de l'auteur. Je ne me réfère pas aux mots tels que «homme, plante, chariot», dont le signifié indique la globalité d'une substance matérielle complexe, solide, objet d'une connaissance commune intuitive, et est toujours suffisamment définissable. Je me réfère plutôt aux mots qui expriment des réalités plus simples, réalités qui sont des éléments constitutifs et des aspects différents des réalités précédentes et qui sont directement considérées seulement à travers une connaissance réfléchie, en tant qu'interprétation, par exemple «idée, forme, mouvement, qualité, habitude». Il s'agit des objets propres à la philosophie. [...]

Ce sont ces mots qui renferment l'ossature d'une philosophie [...]. Pour cette raison, dans le titre de mon travail, *j'ai parlé d'interprétation, parce que je pense que toute vraie philosophie doit être interprétée. [...]*

Mais comment alors lire dans un texte ce que les paroles ne savent pas directement exprimer ? [...]

Je jugeai que ceci était non seulement nécessaire au dépassement de la zone des interprétations approximatives et passibles de contestation, mais également suffisant pour permettre une réelle assimilation des principes vitaux, sans laquelle on ne pouvait arriver à la mise en place définitive d'un corps de doctrine, à la totale adéquation à la terminologie de l'auteur, à la reproduction en soi, de la façon la plus intégrale possible, d'un point de vue numérique comme du point de vue des rapports mutuels et des proportions, de l'ensemble des signes expressifs, qui recouvrait un tel monde spirituel de concepts. [...]

Indexer les phrases de Saint Thomas mot par mot, et nous demander, pour chacun d'eux : qu'est-ce que ce mot signifie pour lui ? Voici ce que fut, en substance, la première partie de ma méthode. [...]. Ce travail consistait donc avant tout à *mettre sur fiche* des textes contenant une certaine expression. *Ensuite*, on procédait à leur tri en fonction des différents sens de chaque mot, pour arriver finalement à un *catalogage systématique de tous les mots et à une analyse de chacun d'entre eux*. [...]. Ainsi, ce travail est devenu dense, lourd et difficile : et il ne pouvait en être autrement. La première partie comprend également de longs points sans rapport direct avec notre sujet : mais comme mon devoir était celui de suivre chacune des entrées dans tous leurs différents emplois, j'ai dû me laisser guider en ceci par le texte : il était juste de payer à ce prix la garantie que bien tout le matériel en rapport avec notre but soit entièrement recueilli et analysé». (Busa, 1949, p. 6-10)

Cependant, le lien entre mon parcours de formation en philosophie et celui en linguistique n'a pas été vraiment instantané. J'aimerais souligner ce fait, parce que je pense qu'il est habituel qu'un sentiment de désorientation assaille celui qui «sort» des chemins tout tracés pour explorer de nouveaux territoires. Chaque tradition didactique assume, parfois sans le savoir, les compétences et les incompétences de ses propres destinataires standard. Ceux qui «viennent de l'extérieur», à moins qu'il ne s'agisse de talents d'excellence, ont besoin de temps et de fréquentations supplémentaires pour s'acclimater. Ce fut également mon cas. Le professeur «à mi-temps» du cours de linguistique générale pendant ces années-là, a accéléré

un peu cette phase d'adaptation : Eddo Rigotti, par la suite professeur à l'Université de la Suisse Italienne, qui provenait lui aussi de la philosophie et qui collaborait avec Luigi Heilmann, un glottologue structuraliste, professeur à Bologne et professeur non titulaire chez nous, qui tenait aussi une partie de l'enseignement. Il laissa le cours entier à Rigotti peu de temps après. Pour ne pas oublier un fait qui pourrait intéresser tout particulièrement les slavistes, Rigotti avait bénéficié d'une sorte de passerelle entre la philosophie et les études sur le langage justement grâce à la «sémiotique soviétique» : dans sa propre thèse de maîtrise, il s'était en effet occupé de Vygotskij, reconstruisant ensuite l'arrière-plan linguistique, de Lomonosov à Baudouin de Courtenay². Avidé lecteur des classiques grecs et latins, il s'était lui aussi formé à une école philosophique où la règle en vigueur était la nécessité d'une fréquentation assidue de l'histoire de la discipline (de la philosophie dans notre cas), comme préparation à toute formation dans le champ théorique qui soit digne de ce nom. Ce qui revient presque à dire qu'il n'est pas sérieux d'essayer de produire de la théorie sans avoir auparavant dialogué avec ceux qui ont fait en sorte que l'état de la discipline soit ce qu'il est devenu avec le temps.

Ainsi, l'étude de la linguistique générale effectuée à travers l'étude des écoles et des auteurs, lus dans leurs premières traductions italiennes à peine sorties de l'imprimerie (Heilmann & Rigotti, 1975) : telle a été ma première rencontre avec ce monde-là ; pendant longtemps, ce ne fut pas une étude linguistique «sur le terrain». Pour mon mémoire de maîtrise, j'ai voulu cependant que ce soit la philosophie qui m'offre un champ de recherche, et le directeur de recherche que j'avais choisi, Adriano Bausola, qui étudiait Franz Brentano, me confia l'étude d'un philosophe du langage qui fut l'élève de Brentano lui-même, Anton Marty. Marty me fit «partir» pour Prague, ville où il avait en effet enseigné, à l'université allemande, de 1880 à 1913 : son objectif était une philosophie du langage descriptive avant même d'être critique, capable d'allier grammaire générale, psychologie et logique, sans présumer naïvement l'alignement (le «parallélisme») entre pensée et langage. Mais revisiter un lieu éloigné ne suffit pas, pas même une capitale qui est un carrefour culturel comme Prague, pour que se réactualise un lien déjà reconnu et activé entre des aires disciplinaires traditionnellement différentes comme la philosophie et la linguistique, la logique et la grammaire, à plus forte raison des dizaines d'années après les événements qui en furent à l'origine (de la fin du XIX^e siècle à la fin des années trente du siècle dernier).

Cela n'a pas suffi non plus, à ce moment-là, c'est à dire au début des années quatre-vingt. Ce qui par contre a favorisé une «infiltration de la philosophie (ou mieux d'une chargée des travaux philosophiques) dans le domaine linguistique, ce fut un motif bien plus pressant, une exigence pratique, factuelle, d'organisation du travail : les étudiants en langues étaient nombreux, la linguistique générale était un cours fondamental pour

² Cf. la série d'articles d'E. Rigotti, 1969, 1972, 1973.

tous, il fallait recruter des personnes qui collaborent avec la chaire de linguistique générale. Les collègues linguistes de formation qui avait bénévolement prêté leurs services durant les commissions d'examen jusqu'à ce moment-là sentaient bien que les fondations théoriques typiques de la discipline dépassaient leur formation, qu'elle soit de type empirico-normative ou bien appliquée.

C'est ainsi que j'ai commencé mes dix années en tant que chercheuse en linguistique générale, dans le secteur scientifico-disciplinaire de glottologie-linguistique.

Le premier titre sous lequel je regrouperais mes impressions de navigatrice hors route est celui de l'exilée. Vu la difficulté extrême, aujourd'hui, que l'on rencontre pour trouver des postes de travail à des jeunes orientés vers la recherche, je peux bien dire a posteriori qu'il n'y avait pas de quoi pleurer sur cette expérience de l'exil. Si je me permets cependant de mentionner cet état d'âme, c'est parce que, par contre, je trouve qu'il ne faut pas sous-estimer, quel que soit le parcours en question, le sens d'appartenance, l'aise avec laquelle celui qui y est né et y a grandi reconnaît son propre habitat. Est-il excessif de parler de vocation ? Que ces sentiments soient ineffablement individuels et qu'ils ne laissent que peu comprendre les caractéristiques objectives et intersubjectives d'un habitat disciplinaire, je vous en laisse seuls juges. Je me limite à citer Benveniste, dans une de ses pages que je considère comme lumineuse :

«Les interprétations philosophiques du langage suscitent en général chez le linguiste une certaine *appréhension*. Comme il est peu informé du mouvement des idées, le linguiste est porté à penser que les problèmes propres du langage, qui sont d'abord des problèmes formels, ne peuvent retenir le philosophe et, inversement, que celui-ci s'intéresse surtout dans le langage à des notions dont lui, linguiste, ne peut tirer parti. Il entre peut-être dans cette attitude quelque *timidité* devant les idées générales. Mais l'*aversion* du linguiste pour tout ce qu'il qualifie, sommairement, de 'métaphysique' procède avant tout d'une conscience toujours plus vive de la spécificité formelle des faits linguistiques, à laquelle les philosophes ne sont pas assez sensibles.

C'est donc avec d'autant plus d'*intérêt* que le linguiste étudiera les conceptions de la philosophie dite analytique. Les philosophes d'Oxford s'adonnent à l'analyse du langage ordinaire, tel qu'il est parlé, pour renouveler le fondement même de la philosophie, en la délivrant des abstractions et des cadres conventionnels. [...]

C'est aux philosophes d'autres tendances de dire si l'on fait ainsi ou non œuvre philosophique. Mais pour les linguistes, du moins pour ceux qui ne se détournent pas des problèmes de la signification et considèrent que le contenu des classes d'expression leur ressortit aussi, un pareil programme est plein d'intérêt.» (Benveniste, 1966, pp. 267-268)

D'autre part, je sais que d'autres collègues philosophes ont trouvé, dans cette page de Benveniste, la clef qui permet d'expliquer leur sensation complémentaire, du moins au début, lors de leur participation à des congrès de linguistique ; non pas de l'appréhension, suspendue entre la timidité et

l'aversion, mais plutôt une sensation de confinement, dans des espaces trop étroits, dans lesquels le premier plan empêche d'identifier l'arrière-plan.

D'autre part, pour les «observateurs externes», les appréhensions que mentionnait Benveniste ou les chants de l'exil auxquels je faisais allusion paraissent souvent insaisissables : je pourrais citer des noms de collègues philosophes reconnus qui déclaraient et déclarent encore qu'à leurs yeux, la limite entre la philosophie du langage et la linguistique est indiscernable.

Je ne vous ennuierais pas plus longtemps avec les détails relatifs à mon passage, imprévu et inespéré, grâce à un concours gagné en philosophie du langage, à ce dernier secteur. De façon tout aussi cohérente, l'exilé se sentait rappelée dans sa propre patrie.

A ce point-là s'annonçait le scénario du «politically correct», c'est-à-dire du respect du critère *unicuique suum* : aux linguistes généraux la linguistique générale, aux philosophes du langage la philosophie du langage. Et ce n'est pas tout, il ne fallait pas oublier que chaque organisation scientifico-didactique, se rappelant de sa dimension intrinsèquement communicative, devait tenir compte de ses propres destinataires, du moins de ceux qui étaient à l'origine programmés comme tels, vu qu'il n'était pas possible de prévoir quels seraient ceux qui s'inscrivaient dans le cadre des enseignements au choix des différents plans d'étude. Dans mon cas, les destinataires prévus étaient des étudiants des cours de langues et littératures étrangères (les philosophes eurent ensuite un cours à part), donc le rapport entre la philosophie du langage et les sciences du langage méritait des égards particuliers.

Etant donné que, dans le panorama varié de la philosophie du langage, plusieurs programmes de recherche étaient inclus, il fallait prendre une décision : celle de s'en tenir au programme le plus proche possible de la formation des destinataires du cours, en espérant qu'il soit également le plus proche de leurs intérêts.

Ce fut ainsi que j'ai privilégié la théorie sémantique à la fois à la philosophie linguistique et à la philosophie de la linguistique. Si ensuite je voulais prendre en considération les relations entre sémantique et sémiotique, sujet tout à fait respectable et peut-être moins étudié qu'il ne mériterait de l'être, je n'avais qu'à renvoyer au cours de sémiotique déjà existant.

Mais faisons rapidement le point sur ces «départements» de la région philosophie du langage.

— La philosophie du langage en tant que *théorie du signifié* : aussi ancienne que la philosophie grecque post-présocratique, ce qui revient à dire pratiquée à partir de Socrate, elle mettait en avant son statut de «spécialisation» philosophique reconnue, à partir de la fin du XIX^e siècle, tout comme la linguistique générale et la sémiotique. Même si l'opposition analytique-continentale n'est ni heureuse ni productive, je devais et dois encore reconnaître que le domaine que j'étudiais alors le plus, celui de l'école brentanienne, avait perdu les devants de la scène internationale et il

n'était pas facile d'identifier une tradition robuste qui en soit dérivée. Celles qui avaient eu définitivement plus de succès, qui avaient attiré de brillants esprits et qui avaient surtout fait école, c'étaient les théories nées avec Frege et dont on disait, selon moi à raison, ceci :

«Frege comparait souvent le mathématicien à un géographe occupé à explorer de nouveaux continents. Sa propre histoire, en tant que penseur, a des points communs avec les résultats des explorations de Christophe Colomb. Tout comme Colomb a échoué dans son projet de découvrir un passage à l'Ouest en direction de l'Inde, mais a, *sans le savoir*, rendu accessible à l'Europe un continent entièrement nouveau, de même Frege a échoué dans la tâche qu'il se proposait, à savoir de faire dériver l'arithmétique de la logique, mais il a fait des découvertes en logique et des progrès dans le cadre de la philosophie – et j'ajouterais personnellement de la philosophie du langage en particulier – qui ont changé de façon permanente la carte de ces deux disciplines.» (Kenny, 2003, p. 217)

Mais laissons donc la parole à Frege lui-même et à son premier-plan sur les jugements et les choses désignées.

«Contrairement à Boole, je pars des jugements et de leurs contenu, au lieu des concepts. La relation hypothétique définie avec précision entre les contenus jugeables, a pour la fondation de mon idéographie, une importance analogue à celle de l'égalité d'extension pour la logique booléenne. Je fais remonter la formation initiale des concepts aux jugements. [...] Ainsi, *au lieu d'obtenir le jugement en rassemblant un individu comme sujet (les cas où le sujet n'est pas un individu sont complètement différents de cela et ne sont pas pris ici en considération) avec un concept déjà tout formé comme prédicat, nous décomposons à l'inverse le contenu jugeable pour obtenir le concept* [c'est nous qui soulignons]. [...] Il est pour moi remarquable, à cet égard, que quelques linguistes modernes considèrent le «mot-phrase» (*sentenceword*) — un mot par lequel est exprimé un jugement entier — comme la forme primitive du discours et ne reconnaissent au radical en tant que pure abstraction aucune existence indépendante. Je lis ceci dans les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* du 6 avril 1881 : A.H. Sayce, *Introduction to the Science of Language* (1880), par A. Fick. *Sans doute, faut-il que l'expression d'un contenu jugeable, pour pouvoir être ainsi décomposée, soit en elle-même articulée* [c'est nous qui soulignons]. On peut alors en inférer qu'au moins les propriétés et relations dont on ne peut poursuivre plus loin la décomposition doivent avoir une désignation élémentaire propre. Mais il ne s'ensuit pas que les représentations de ces *propriétés* et *relations* [c'est nous qui soulignons] sont formées indépendamment des choses ; au contraire, elles prennent naissance en même temps que *le premier jugement* [c'est nous qui soulignons] par lequel elles sont attribuées aux choses. Par conséquent, leurs désignations ne se présentent pas dans l'idéographie à titre séparé, mais toujours dans *des combinaisons qui expriment des contenus jugeables* [c'est nous qui soulignons]. Je pourrai comparer cela avec le comportement des atomes, dont on suppose qu'on n'en trouve jamais un isolé, mais seulement dans une combinaison avec d'autres, qu'il ne quitte que pour entrer aussitôt dans une autre. (Wundt a utilisé cette image dans sa *Logique*, à ce que j'ai vu depuis, [mais ceci apparaît seulement dans la troisième édition de 1906, donc

Frege revit cet essai en 1906 ou après] d'une façon comparable.) Un signe de propriété n'apparaît jamais sans que soit au moins indiqué une *chose* [c'est nous qui soulignons] à laquelle revienne cette propriété, la désignation d'une relation jamais sans *indication des choses* [c'est nous qui soulignons] qui puissent l'entretenir.» (Frege, 1994, p. 25-27)

— La *philosophie linguistique*, mise en œuvre en fonction de deux lignes possibles : soit l'exercice, de l'extérieur, d'un comportement de contrôle et de critique (comme dans le programme de Waismann & Schlick : *Was meinst du eigentlich ?* [Que veux-tu dire exactement ?] (Waismann, 1938, p. XXIII), ce qui entraîne une distinction entre les problèmes philosophiques non authentiques et ceux qui sont admissibles), soit l'élaboration «personnelle» d'une pensée philosophique surveillée et précise du point de vue de l'outil expressif, souvent encline à réserver au langage une attention tout à fait centrale. Ainsi s'expliquent non seulement des œuvres comme celle de Brentano dont nous avons déjà parlé, *Sur les multiples signifiés de l'être selon Aristote*, ou de Hare et Stevenson sur le langage de l'éthique, mais aussi, parmi les contemporains, des œuvres d'auteurs comme Heidegger, Gadamer, Buber, Apel, ou Ricœur, Merleau-Ponty, Derrida, Levinas : en d'autres mots, la tradition herméneutique.

Alors que la philosophie du langage, comprise comme la théorie du signifié aime se présenter comme propédeutique à tout exercice de pensée qui, parce qu'il est humain, doit prendre en compte la discursivité de nos actions de jugement et d'argumentation, au contraire la philosophie du langage qui se comprend comme une philosophie linguistique, tend à adopter un comportement de vérification, de contrôle, à devenir l'arbitre de disputes philosophiques, et même à démentir le caractère licite de domaines entiers de la philosophie, comme la construction métaphysique, la signifiante d'assertions normatives, etc. Impossible donc de ne pas signaler l'ambivalence marquée existant entre l'acceptation d'un rôle introductif et ancillaire d'un côté, et la prétention, de l'autre, à exercer une fonction évaluative, souvent dirimante ;

— Enfin, la *philosophie de la linguistique* : une branche de la philosophie de la science, appliquée justement à la linguistique, ou aux sciences du langage.

J'ai donc adopté, il y a presque vingt ans, cette ligne de conduite disciplinaire : une distinction nette, sans aucune prévarication, entre une sémantique en tant qu'étude du signifié, dont je répondais personnellement, et une linguistique comme science du signifiant, dont d'autres que moi s'occupaient.

Au-delà des contingences spécifiques, qui importent peu ici, je dois dire qu'en regardant en arrière, je me rends compte qu'un programme de démarcation aussi nette n'était pas praticable, ou du moins que je n'ai pas réussi à l'observer complètement. Le pire est que, non seulement, je ne m'en sens pas coupable, mais qu'en plus j'attribue la cause de ce comportement *border line* à l'objet d'étude, c'est à dire aux faits linguistiques, aux

dynamiques de la communication verbale. Comme l'écrit Marty, à la fin de sa vie de recherche :

«Puisse cette monographie servir à offrir à l'œuvre majeure [*Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, 1908] quelques lecteurs provenant du cercle des linguistes, qui autrement, n'y auraient pas prêté attention; une de mes principales aspirations est d'établir une entente avec ce cercle justement, sur le terrain de l'expérience et de méthodes communes [*auf dem Boden gemeinsamer Erfahrung und Methode Föhlung zu gewinnen*], dans la mesure où celui-ci s'intéresse également et en particulier aux questions de frontière entre la linguistique et la philosophie. [*soweit er sich auch speziell für die Grenzfragen von Sprachwissenschaft und Philosophie interessiert*].» (Marty, 1910, p. VIII)

Ce qui est indiscutable, c'est le respect dû à ceux qui connaissent bien ce que nous ne connaissons qu'à peine, l'observation essentielle d'une division du travail fondée sur la nécessaire acquisition de spécialisations très pointues et diversifiées. Mais la fréquentation d'une réalité aussi complexe que celle du langage m'a progressivement encouragée à m'en remettre aux compétences de linguistes, qu'ils soient experts en linguistique générale ou de spécialité, computationnelle ou historico-comparative, qu'ils soient lexicographes ou phonéticiens. Avant même de chercher cette coopération dans le présent et de la projeter dans le futur, j'en ai fait l'expérience, de façon fructueuse et persévérante, au cours d'un essai de recherche collective, celui du Cercle de Prague. S'il est vrai que, récemment encore, je racontais les affinités existant entre l'empirisme téléologique de Marty et le fonctionnalisme linguistique de Mathesius, et si certes grâce à Patrick Sériot, il y a plus d'une vingtaine d'années, j'avais déjà signalé chez Jakobson l'heureuse confluence de lectures philosophiques et linguistiques dans une recherche riche et variée, je peux affirmer que maintenant, c'est l'orchestration polyphonique de l'*Organonmodell* de Bühler qui s'est imposée à moi par la robustesse de son architecture. Bühler a probablement trouvé dans le Cercle pragois la *vis* constructive qui ne trouvait pas d'espace dans le Cercle de Vienne, dans le projet où la *pars destruens*, antimétaphysique, forçait l'estime des langues historico-naturelles qui au contraire, dans la première des Thèses de 1929 étaient appelées «systèmes de moyens d'expression adaptés à un objectif».

Autant Bühler visait à tracer précisément l'architecture du modèle instrumental du langage dans ses structures portantes (les axiomes, les champs déictique et symbolique, les amalgames sémiotiques — sympratiques, synphysiques, sysémantiques, les ellipses, les constructions syntaxiques), autant il signalait le travail sur le terrain qui devait encore être effectué. J'ai récemment souligné à Saint-Pétersbourg et à Vila Real (ICHoLS XII, 2011 ; XIII, 2014), l'importance de ne pas attendre d'un seul chercheur une efficacité sans faille, impossible à garantir, ainsi que des mérites de ceux qui savent activer des coopérations de secteur et interdisciplinaires.

Le mythe, ce n'est pas celui du savant polyédrique, ni même de sa version réductive, celle de l' "excellent amateur" (titre infligé récemment à Humboldt³); il ne me paraît pas non plus souhaitable qu'il soit dépassé dans le cadre d'une «dissolution de la philosophie des savoirs positifs» (je cite, à nouveau, une proposition formulée à son égard). Les mythes, et les exaltations qui les accompagnent, nous n'en avons pas besoin. Nous essayons de dépasser les démythisations, et les éventuelles désillusions qui les accompagnent, avec des «histoires édifiantes», à la lettre, c'est-à-dire qui construisent des savoirs approfondis, mais pas disjoints. C'est le cas, heureux à nos yeux, de Wilhelm von Humboldt, à la fois linguiste et philosophe.

«La *cohésion intime du tissu de la langue* n'étant qu'un effet du sens linguistique immanent à la nation, les questions qui concernent l'instauration des langues – leur vie la plus intime et leurs différences les plus significatives – ne peuvent être abordées au fond tant qu'on ne s'est pas élevé à *un tel point de vue*. Ce point de vue, il ne saurait être question de lui demander ce qu'il ne peut fournir, c'est-à-dire un contenu matériel quelconque, objectivement exploitable par la recherche linguistique comparative qui, de par sa nature même, doit rester sur le plan des faits. *Mais on peut lui demander et il peut nous fournir l'intelligence de la cohérence intime et profonde des faits* ; il nous permet de voir dans la langue un organisme intérieurement cohérent, ce qui, de surcroît, ne peut que contribuer à mettre dans sa vraie lumière le rôle tenu par les éléments singuliers.

Parvenir en ce point où la diversité linguistique, jointe à la dispersion des peuples, se relie étroitement à l'activité productrice de la dynamique spirituelle de l'humanité, entendue comme le principe d'un développement procédant à des changements graduels et à des nouvelles configurations, *et montrer que ces deux phénomènes sont susceptibles de s'éclairer mutuellement*, telle est la tâche que je me suis proposée dans cet ouvrage.» (Humboldt, 1974, p. 144)

C'est ainsi que naît le modèle des marges de superposition entre les disciplines, superpositions non évitables et cependant réglées par des hiérarchies de compétences motivées ; celles qui sont actives ont priorité sur celles qui sont passives, c'est-à-dire que ces dernières sont certes capables de faire comprendre les problèmes et de reconnaître les méthodes, même sans les exercer directement, parce qu'elles sont déjà occupées sur d'autres fronts, des fronts différents mais non sans rapport. Il s'agit du modèle le plus proche de la réalité du symbole, du débris fragmenté qui ne manifeste pleinement ses contours et son unité retrouvée qu'au moment de sa recombinaison. Au-delà de toute exhortation à l'harmonie des savoirs, ce qui démontre la crédibilité de l'entreprise, c'est l'expérience vécue de la rencontre sur les confins, du travail sur les frontières.

Les passages sélectionnés attestent qu'il s'agit d'une expérience vécue, et vécue à des époques différentes, lointaines ou tout à fait contemporaines : des renvois réciproques entre *logos* et *lexis* indiqués par Aristote et

³ Cf. Carrano, 2001.

Denys le Thrace, à la division et à la corrélation de tâches du travail linguistique déterminées par Humboldt, aux renvois ou aux appels adressés à des linguistes par des logiciens et des philosophes comme Frege, Brentano, Marty, jusqu'au philosophe (Busa) qui, pour étudier son auteur-philosophe (Thomas d'Aquin) devient linguiste informaticien; sans oublier, avec Benveniste, la présence de la langue en philosophie et, avec Higginbotham, de la philosophie du langage en linguistique, comme on peut lire ci-dessous :

«If there is any single topic that can be said not only to deploy methods and to aim at results of inquiry typical of linguistics on the one hand and philosophy on the other, but even to constitute a domain that is, at the same time, a part of linguistics and a part of philosophy, it is the details of meaning and the conveyance of meaning in language. It is a measure of the continuity of this subject that the great work of the past, from Plato and Aristotle through medieval figures such as William of Sherwood and Jean Buridan, and down to Antoine Arnauld and Otto Jespersen, is readable today, and that they are concerned with what is recognizably the *same* subject. David Lewis wrote in 1980 (reprinted in Lewis 1998):

We have made it part of the business of philosophy to set down, in an explicit and systematic fashion, the broad outlines of our common knowledge about the practice of language.

Our making it so was not a novelty. But our making so much of it was a novelty, made possible by achievements especially in logic and the theory of formal languages, by the concentrated effort of part of the representatives of "the linguistic turn" in philosophy, and by the work of Rudolf Carnap, W.V. Quine, and others.

It was exciting. There were things to be discovered. Only in the late 1970s, for example, did a coherent even if still partial theory of the conditions on taking anaphoric pronouns as bound variables begin to emerge, along with full accounts of restricted quantification, steps toward a reasonable story about the logic of conditionals, and much else.

Latterly, the philosophy of mind (an appropriate label for a rather loosely connected family of inquiries, more or less involved with the cognitive sciences, or their interpretation) has become the center of speculative philosophy, and the philosophy of language is no longer the general, preferred format for philosophical exposition. I do not rehearse here the steps taken in this direction. Instead, or so I shall argue, *we can see the beginnings of new problems and questions, within the philosophy of language conceived as a specialty, not just within philosophy, but also within linguistics.*

Linguistics and philosophy, like steak and barbecue sauce, have much to give each other. Philosophy has acted for many years as a kind of logic delivery system to linguistics, a role that will doubtless continue; and formal linguistics, by opening up investigations in philosophical logic to the question of the details of particular sentences, their precise syntax and combinatorics of meaning, has enriched and deepened these investigations.

What I wish to dwell upon, however, is the prospect of a *common enterprise, wherein elements typical of philosophy and those typical of linguistics interact.*

This common enterprise, I suggest, is the clarification of the nature of our thoughts, what we actually express when we understand one another.

Assume, what is common enough although open to question, that this clarification calls first of all for the exposition of the truth conditions of sentences, as they occur as parts of total languages, and within the contexts of their potential utterance; and assume also that any correct account of what we are inclined to assert must, over a wide domain, make us pretty much right about the way things are. Then the truth conditions of much of what we believe must be such as to be actually met; and this implies that what turns up in the metaphysics of semantic investigation cannot be passed off as a mere manner of speaking, but constitutes our best conception of the way the world is.» (Higginbotham, 2002, p. 575)

Remontons donc au renvoi réciproque de *lexis* et *logos*, selon ce qu'en écrivent le philosophe Aristote et le grammairien Denys le Thrace.

«Chez Aristote, le *lógos* est un anoméomère [un composé dont chacune des parties n'est identique ni aux autres ni au tout] : c'est le résultat d'un processus de génération particulier appelé «composition» par Aristote [*synthesis*]. Dans *De Generatione et Corruptione*, la notion est expliquée en opposition à celle de mélange [*mixis*]. Le résultat du mélange est un homéomère dont chacune des parties est identique aux autres et au tout. [...] Dans les processus de génération par composition au contraire, «la partie n'est pas régie par la même règle (*lógos*) que le tout (328a 8-9), qui est d'une complexité supérieure : il est composé d'anoméomères sémantiques (noms et verbes) qui sont à leur tour générés par des anoméomères asémantiques (les syllabes). Avec le *lógos*, il est possible d'effectuer des activités cognitives que des noms et des verbes seuls ne peuvent pas effectuer : dire le vrai et le faux, louer, conseiller, prier, persuader, promettre etc. Dans ce cas aussi, le processus de génération est gouverné par la loi de la nécessité sous conditions: tout comme la flûte a la capacité d'émettre des sons déterminés (l'âme de la flûte) qui ne peuvent être réalisés par n'importe quel corps (par exemple une flûte en pierre), de même *les fonctions de l'apophantique ou non-apophantique* (ces dernières étant selon Aristote de la pertinence de la Rhétorique et de la Poétique) (DI, 17a 5-6) *ne peuvent vivre autrement qu'avec le corps d'une léxis articulée en noms et verbes*. Au contraire, la définition de Denys le Thrace fait intervenir ici aussi le couple «expression / contenu» : «*Le logos est une léxis qui manifeste une pensée finie*»

À bien y regarder, seule la terminologie semble mettre en commun les définitions d'Aristote avec celles de Denys le Thrace. Les méthodes et les objectifs appartiennent à des univers théoriques différents. Le philosophe de Stagire effectue ses recherches linguistiques avec un appareil conceptuel mis à l'épreuve dans la description du monde animal et centré sur le rapport, non arbitraire et non déterministe, qui relie les activités finalistes aux corps correspondants. La *Téchne Grammatiké* est l'un des premiers exemples d'une recherche linguistique devenue autonome et spécialisée : le langage est devenu un objet autonome et solitaire à étudier avec des méthodes de plus en plus aseptiques.» (Lo Piparo, 1999, p. 127, 129-130)

Patrick Sériot lui-même a été sollicité à la comparaison formulée et pratiquée par la capacité, tout particulièrement en Europe orientale, à mélangier les barrières disciplinaires, à estomper les frontières, ou à approfondir toutes choses, malgré le risque d'unification totalisante qui lui est lié.

Brentano, ci-dessous, a bien montré les difficultés d'une perspective nouvelle :

«*De tout temps, la logique a soutenu que le jugement consistait essentiellement à lier ou à séparer, à rapporter les représentations les unes aux autres. Pendant des milliers d'années, cette opinion fut presque unanimement admise et a exercé son influence sur d'autres disciplines que la logique. Aussi les grammairiens nous ont-ils toujours enseigné que l'expression la plus simple du jugement, c'est la forme catégorique, qui unit un sujet à un prédicat. Mais on ne pouvait se dissimuler à la longue toutes les difficultés auxquelles exposait l'application de ce principe. [...] En dépit de toute la peine que je m'y suis donné pour mettre ma doctrine en pleine lumière et montrer l'impossibilité de défendre toutes les théories anciennes, le succès n'a pas été considérable jusqu'à ce jour. A part de très rares exceptions, je n'ai pu convaincre les philosophes, pas plus que Miklosich, dans sa première édition n'a pu convaincre les philologues...*» (Brentano 1944, p. 303)

Sur le plan *épistémologique*, on n'appréciera jamais assez le rôle de l'expérience (domaine dont la définition n'est pas privée d'une certaine nature problématique) dans l'économie de la recherche sur le langage (et pas uniquement). Il s'agit d'accepter ou non la présence simultanée de *sensibilia* et *intelligibilia* dans les domaines analysés et d'identifier la nature de leurs relations.

Tenir compte de l'expérience, nourrir tout effort théorique d'une fréquentation assidue des faits linguistiques, des données textuelles : pour que cet appel ne reste pas une pure exhortation, il serait nécessaire, selon moi, d'évaluer l'incidence des scénarios esquissés sur la division du travail actuelle et sur la perception de sa raison d'être en se référant aux itinéraires et aux objectifs de la formation dans les sciences du langage. Tant que la formation philosophique ne préparera pas à l'examen et au traitement du langage, et de façon analogue, tant que la logique ou la sémantique d'extraction philosophique ne rentreront pas dans la formation linguistique, notre invitation à la complémentarité restera, à mon avis, l'expression d'un désir honnête sans aucun doute, fascinant peut-être, mais plus un rêve qu'une réalité.

Ou bien une réalité pour nous, mais quelque chose de peu réalisable de façon systématique pour d'autres. Non seulement nous voulons voir, et faire voir, les arbres, mais nous voulons également distinguer, et faire distinguer, les forêts.

Comme l'écrit Patrick Sériot,

«*L'orientation épistémologique est la marque [...]. Il s'agissait, [...], non pas de décrire des faits, mais de mettre en évidence des problématiques, [...] bref, nous cherchions tous à mettre en place une approche métadiscursive des textes qui constituaient nos corpus et nos centres d'intérêts. [...] La comparaison, seule façon de sortir de la monographie-monomanie, qui voit l'arbre sans distinguer la forêt, nous permet de prendre une distance salutaire envers notre objet d'étude.*» (Sériot, 2011, p. 1)

Ainsi, à l'importance des questions à cultiver, des responsabilités à assumer, des collaborations à entreprendre, j'ajouterais également une autre chose : l'importance des itinéraires de formation à modeler.

Nous sommes invités aux noces de Mercure et de Philologie et nous pouvons à notre tour inviter : Marziano Capella écrivait à ce sujet il y a bien quinze siècles. Répondre sur ce thème maintenant, dans le contexte actuel, dépend à la fois de nous et du *kairós* que nous saurons saisir.

© Savina Raynaud

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1966 : «La philosophie analytique et le langage», in *id.* : *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 1966, pp. 267-276. [1^{ère} publ. dans *Les Études philosophiques* 1, Paris : P.U.F.]
- BRENTANO Franz, *A propos des «propositions sans sujet» de Miklosich*, article paru dans la *Wiener Zeitung* (Gazette de Vienne) des 13 et 14 nov. 1883 reproduit en appendice à *l'Origine de la connaissance morale*, 1^{re} édition, 1889 ; trad. Fr. dans *Psychologie du point de vue empirique*, Aubier – Paris 1944, Éditions Mouton.
- BUSA Roberto, 1949 : *La terminologia tomistica dell'interiorità. Saggi di metodo per un'interpretazione della metafisica della presenza*, Milano : Bocca.
- CARRANO Antonio, 2001 : *Un eccellente dilettante. Saggio su Wilhelm von Humboldt*, con una nota di Fulvio Tessitore, Napoli : Liguori.
- FREGE Gottlob, 1994 : «La logique calculatoire de Boole et l'idéographie [1880-81]», in *Id.*, *Écrits posthumes* traduits de l'allemand sous la direction de Philippe de Rouilhac et de Claudine Tiercelin, Nîmes : Éd. Jacqueline Chambon.
- HEILMANN Luigi, RIGOTTI Eddo, 1975 : *La linguistica: aspetti e problemi*, Bologna : Il Mulino.
- HIGGINBOTHAM James, 2002 : «On Linguistics in Philosophy, and Philosophy in Linguistics», *Linguistics and Philosophy*, n° 25, p. 573–584, Kluwer Academic Publishers.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kawi et autres essais*, tr. et introduction de Pierre Caussat, Paris : Seuil.
- KENNY Anthony, 2003 : *Frege. Un'introduzione*, Torino : Einaudi.
- LO PIPARO Franco, 1999 : «Il corpo vivente della Lexis e le sue parti. Annotazioni sulla linguistica di Aristotele», in: *Histoire Épistémologie Langage*, n° 21/1, p. 119-132

- http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_0750-8069_1999_num_21_1_2734
- MARTY Anton, 1910 : *Zur Sprachphilosophie. Die "logische", "lokalistische" und andere Kasustheorien*, Halle : Max Niemeyer.
- RIGOTTI Eddo, 1969 : «Il problema della filosofia della lingua in L.S. Vygotskij ed in altri autori sovietici», *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, n° 6, pp. 38-71;
- 1972 : «La linguistica in Russia dagli inizi del secolo XIX ad oggi. I. Da Lomonosov a Baudouin de Courtenay», *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, n° 64, pp. 239-264; II, *ibid.*, pp. 428-445; III, *ibid.*, pp. 648-671; IV, *Rivista di Filosofia Neo-Scolastica*, n° 65 (1973), pp. 488-521.
- SCHLICK Moritz, 1938: *Gesammelte Aufsätze 1926-1936*, Wien : Gerold.
- SERIOT Patrick, 2011 : «Présentation» à *Russie, linguistique et philosophie*, Cahiers de l'ILSL n° 29, p. 1.
- WAISMANN Friedrich, 1938: *Vorwort*, in SCHLICK, 1938, p. XXIII.